

L'INVESTIGATEUR

MARGARITA KHEMLIN

L'INVESTIGATEUR

Traduit du russe par Bernard Kreise

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Publié avec le concours de l'Institut de la Traduction (Russie)



AD VERBUM

Titre original : *Doznavatel'*
Copyright © 2012, by Margarita Khemlin

© 2016, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-403-6

Disons-le franchement. La vie des gens à qui j'ai eu affaire dans ma profession s'est combinée de telle sorte qu'il n'en est rien résulté. Le destin se construit à partir de ce qu'on en dit. Et ce qu'on en dit est lourd à porter. Tout le monde n'a pas la force de faire le lien.

Je vais vous raconter un cas de ma vaste expérience durant toutes ces années. Ces événements remontent au début des années cinquante du xx^e siècle, comme il est convenu de s'exprimer de nos jours.

Il s'agit de l'affaire d'une certaine Lilia Vorobeïtchik.

Je travaillais à l'époque dans les organes de la police de Tchernigov, une ville de la République socialiste soviétique d'Ukraine. Un endroit merveilleux où tout un chacun peut écouter les rossignols et le bruissement des peupliers dans les rues anciennes, admirer le calendrier composé d'un parterre de fleurs sur la place centrale ou se promener dans les sites remarquables du temps jadis.

Envisagée sur cet arrière-plan, l'affaire Vorobeïtchik semblait inhabituelle. C'est précisément ce que je me suis dit quand on me l'a confiée.

Notez qu'après la guerre, nombreux étaient ceux qui obtenaient vite fait bien fait une nouvelle qualification professionnelle dans la vie civile.

À l'armée, j'étais dans les renseignements. Combien de fois ai-je emmené des prisonniers de gré ou de force pour les faire parler. J'ai reçu des décorations pour mes participations à des batailles, dont les ordres du Drapeau rouge et de l'Étoile rouge. C'est en versant mon sang que je me suis imprégné du respect pour la cause commune.

Je suis entré dans la police en tant qu'officier de renseignements démobilisé. J'ai suivi une formation, puis je suis devenu investigateur dans le cadre de mon service. Dès qu'il y avait un meurtre ou d'autres crimes graves, on mettait dessus un inspecteur de notre section d'enquête ou du parquet. Mais cette fois, les choses se sont passées différemment.

Notre patron, Maxime Sviridenko, m'a fait une concession et a légèrement transgressé les règles. Si bien que c'est à moi, en tant qu'investigateur, qu'est revenue la tâche de rassembler les éléments de preuve concernant ce meurtre tel qu'il s'était produit.

La femme a été tuée avec un couteau. Planté de bas en haut, dans le cœur, sous l'omoplate. C'est pourquoi il n'y a presque pas eu de sang.

Compte tenu de mon âge alors peu avancé, j'avais le désir d'aborder cette affaire avec la plus grande méticulosité, afin que le dossier soit irrécusable : la mission qu'on m'avait confiée allait devoir être exécutée scrupuleusement.

Je ne prenais pas de notes extrêmement détaillées : c'est la raison pour laquelle j'ai maintenant l'esprit tranquille. Inutile d'aller fouiller dans les papiers pour procéder à des vérifications. L'expérience de la vie m'a appris une chose : le contrôle des documents ne mène à rien de bon.

Vorobeïtchik a été découverte le 18 mai 1952, gisant dans la cour de son domicile au 23 de la rue Clara Zetkin, où elle vivait seule. Il faisait beau et elle était vêtue d'une robe à pois légère, à la mode. Une doctoresse a constaté qu'il s'agissait d'un vêtement de bonne facture. Ce qui m'a incité à penser qu'il serait utile de connaître l'identité de la couturière.

La voisine de la victime m'a indiqué une certaine Laïevskaïa, Paulina Lvovna, à la fois modiste et amie de la victime. Femme d'âge moyen ; physique désagréable – yeux à fleur de tête ; lèvres barbouillées de rouge comme un petit cœur en pointe ;

réputée pour son excellence ; ayant, par ailleurs, une grande aptitude à la réflexion.

Pas une femme simple. Vivant dans la solitude après tous les malheurs auxquels personne n'avait échappé, mais, d'après ses calculs, elle en avait connu plus que d'autres. En conséquence, on lui devait attention et respect. Cela dit incidemment.

Suite à ma rencontre avec Laïevskaïa, je suis tombé sur un certain Moïsseïenko, Roman Nikolaïevitch, qui entretenait une relation amoureuse avec la victime.

Compte tenu de la spécificité de cette année-là, le nom de famille juif de l'assassinée m'a aussitôt inquiété : est-ce que dans le cas présent, la politique du pays et cette affaire seraient intriquées ? Même si, de toute façon, tous les peuples sont égaux chez nous. Particulièrement après la Grande Guerre patriotique.

Les meurtres n'étaient guère répandus parmi les juifs en raison de leur mode de vie : c'est une population tranquille qui ne boit pas, en général. Et comme rien n'indiquait qu'il s'agissait d'un vol, cette affaire promettait d'être simple. Autrement dit, ce pouvait tout à fait être une question d'amour et de jalousie.

Les principaux soupçons se sont portés sur Moïsseïenko. C'est ce qu'on admet habituellement : les premiers soupçons tombent sur l'amant. S'il n'y a pas de mari, bien entendu. De surcroît, il s'agissait d'un comédien et, d'après les dépositions, d'un grand consommateur d'alcool. Dans ces années-là cependant, c'était pratiquement le cas de tout le monde. Il allait falloir élucider la spécificité du suspect sous cet angle.

Le jour de notre première rencontre est à marquer d'une croix : j'ai remporté un succès professionnel.

Moïsseïenko participait, l'air hagard, à une répétition d'*Un cosaque au-delà du Danube*, l'opéra populaire de Goulak-Artemovski, mais il ne chantait pas : il était assis au premier rang et disait le rôle d'une artiste absente pour cause de maladie. J'ai constaté qu'il était assis dans la salle et ne se trouvait pas sur scène, car son corps vacillait fortement ; il risquait de s'effondrer dans la trappe qui, pour je ne sais quelle raison, avait été ouverte à la demande des techniciens de plateau, ou dans la fosse d'orchestre.

Suite à ma demande, formulée poliment, Moïsseïenko m'a emboîté le pas jusqu'à une loge afin de discuter. J'ai dû le

soutenir par un bras tandis qu'il m'indiquait la direction à suivre en beuglant.

Je lui ai demandé de but en blanc s'il était au courant du meurtre de Lilia Vorobeïtchik, et ce qu'il en pensait. D'autant que cette femme n'était pas encore inhumée et que son cadavre réclamait vengeance.

Je ne suis pas un partisan des procès-verbaux, même si cette rigueur peut s'avérer nécessaire. Pour commencer, je préfère rencontrer l'individu qui m'intéresse sur son lieu de résidence ou à son travail. Dans la police, c'est le contexte qui favorise la mobilisation. Moi, j'ai toujours considéré et je continue de considérer que la mobilisation d'un organisme nuit à l'enquête. La liberté est nécessaire et il faut avoir l'impression que le type qui se trouve en face de soi va fiche le camp d'un instant à l'autre, mais tout vient à qui sait attendre. Quelques jours plus tard, j'envoie un mandat de comparution au citoyen, et plus aucune mobilisation n'est alors efficiente. Elle est incompatible avec un relâchement préalable. Tandis que moi, je laisse venir ce relâchement, tout en gardant mes arrière-pensées.

À l'époque, je préférerais nettement le système D aux règles apprises. Je suis entré dans la police après avoir été démobilisé, en suivant la filière des cadres du parti. Je me voyais avant tout comme un individu, non comme un gardien de l'ordre. J'avais alors trente-deux ans.

Roman Moïsseïenko était un bel homme, bien plus jeune que Lilia Vorobeïtchik. Au moment de sa mort brutale, elle avait trente-huit ans, et lui, vingt-sept.

Les sourcils noirs de Moïsseïenko, ses yeux marron, ses cheveux bruns ondulés, sa silhouette, sa taille, bref, tout chez lui donnait l'impression que c'était sa nature même qui le prédestinait à travailler sur une scène. Il était le contraire absolu de Vorobeïtchik. Elle avait été une rousse flamboyante aux yeux bleus. Sur le plan de la taille, elle était grande avec un très léger embonpoint.

Certains aiment montrer des photographies de la scène de crime, parce qu'ils s'attendent à déstabiliser le suspect. Moi, non. Après la guerre, personne n'était impressionné par la vision de la mort. En outre, chacun s'imagine toujours dans sa tête un spectacle plus effrayant qu'il ne l'est en réalité. Je le sais d'après mon expérience.

Moïsseïenko restait calme et me regardait droit dans les yeux. Il sentait mauvais. Résultat de plusieurs jours de beuverie.

Il m'a dit :

– Inutile de bavarder. C'est moi qui ai tué Lilia.

Un aveu aussi rapide ne me réjouissait guère. Surtout compte tenu de la personnalité de Moïsseïenko. Avec toute l'intransigeance dont je suis capable, je lui ai décoché ceci :

– Vous conduisez l'enquête sur une fausse piste.

Il a baissé les yeux et continué à camper sur ses positions.

Pas question de bafouer un aveu volontaire. Il faut commencer à rédiger un procès-verbal, et tout le toutim.

L'essentiel, c'est que l'arme du crime n'avait pas été retrouvée. On avait découvert dans la maison de la victime deux couteaux dont la taille concordait. En outre, ils étaient identiques, aiguisés, presque neufs. Il y avait aussi des couteaux d'un modèle différent, mais extrêmement petits et sérieusement émoussés. Tous étaient propres, pour autant que puissent l'être des ustensiles utilisés quotidiennement.

La plus proche voisine m'a indiqué qu'il y avait également un troisième couteau. Il paraissait identique, mais la lame, affirmait Lilia de son vivant, était fabriquée en un acier spécial. Elle s'en vantait et montrait à quel point il était affilé, en faisant la démonstration sur un ongle. Ce qui permettait de supposer que c'était précisément ce couteau-là qui était l'arme du crime et qui avait disparu.

On a procédé à des recherches minutieuses. Sans le résultat espéré. D'ailleurs, la dissimulation de l'arme d'un crime témoigne de la clarté d'esprit d'un criminel. Le plus souvent, dans un état de fort trouble mental, le malfaiteur, pris de panique, jette l'arme sur le lieu de son crime, pas nécessairement à cause de ses remords, mais, semble-t-il, parce qu'il est lui-même stupéfié par ce que ses propres mains viennent d'accomplir.

Le fait que des voisins avaient vu Moïsseïenko dans la rue peu de temps avant la découverte du cadavre de Vorobeïtchik parlait contre lui.

Dans ses déclarations, Moïsseïenko a clairement décrit la façon dont il avait frappé avec son couteau. Mais cela ne signifiait rien, dans la mesure où les rumeurs sur ce meurtre avaient rapidement circulé. Avant l'arrivée des fonctionnaires de la

police dans la maison, suite aux cris de la voisine qui avait dû faire un saut chez Vorobeïtchik pour je ne sais quelle raison, les femmes du voisinage étaient accourues et les descriptions du cadavre et de tout le reste s'étaient instantanément répandues.

À la morgue, Moïsseïenko a gardé une attitude digne et a regardé convenablement Vorobeïtchik, les yeux grands ouverts.

Les chefs m'ont chaleureusement félicité pour la rapidité de mon enquête. Mais un jour avant l'audience préalable, Moïsseïenko s'est suicidé par pendaison. Il n'a pas laissé de lettre, car il n'avait sur lui ni stylo ni crayon, et dans la mesure où il n'était certainement pas écrivain ni révolutionnaire dans les geôles tsaristes, il n'a pas demandé au préalable de quoi écrire.

Son aveu personnel pesait plus lourd dans la balance que tous les arguments en faveur d'une poursuite de l'enquête. On avait largement de quoi faire par ailleurs. C'était une époque de grande tension. Les dossiers en cours ont relégué au second plan ce qui venait de se passer.

Par un soir de juillet, à la nuit tombée, je passais dans la rue Clara Zetkin. Je faisais un tour avant de dormir. Je ne sais pourquoi, j'avais choisi un nouvel itinéraire : depuis mon logement jusqu'aux berges du Strijène. Il est possible que j'aie été mû par le désir de jeter un coup d'œil à l'hôpital militaire où j'avais effectué un long séjour après la victoire afin de soigner les blessures reçues au front, et où le destin m'a offert le bonheur de rencontrer mon épouse Lioubotchka. Elle était infirmière en chirurgie.

Soudain, devant le portillon du 23 a surgi une ombre que j'ai clairement distinguée. Elle m'a rappelé la citoyenne Vorobeïtchik. Pas un instant je n'ai douté que ce soit véritablement elle qui ait refermé cette porte, qui se soit retournée et m'ait lancé un regard.

Le portillon s'est refermé bruyamment, le loquet a claqué de l'intérieur.

J'ai poursuivi mon chemin. Et j'ai compris, bien entendu, une fois ce moment de surprise passé, qu'avait surgi devant moi une parente venue sur place pour des questions d'héritage. Cet événement ne valait pas tripette, comme on dit. Mais la ressemblance était tellement frappante que ma curiosité a été piquée.

Le lendemain matin, je suis allé à la maison de la rue Clara Zetkin. Le portillon était entrouvert, si bien que j'ai pu entrer en toute légalité.

J'ai frappé à la porte. Une vieille d'apparence juive m'a ouvert. Si juive qu'elle avait même ajusté son fichu à la juive en le passant d'abord derrière les oreilles avant de le nouer comme tout le monde, sous le menton.

Il régnait une bonne odeur dans la maison, proche de celle du pain chaud ou des gâteaux secs. La cuisine étant située juste après l'entrée, j'ai tout de suite remarqué sur la table des galettes rondes et très fines qui semblaient percées de petits trous. Une roulette munie d'un manche en bois pour faire des perforations bien régulières était posée là également. Le tablier de la vieille était entièrement saupoudré de farine, il y en avait aussi par terre.

Je ne suis pas né de la dernière pluie et je savais que cela s'appelle des matzas. Un truc spécial qu'ils mangent pour leur Pâque à eux. Ce que ma vie ainsi que le genre de profession qui est la mienne m'avaient appris, c'est que leur Pâque était passée. De plus, non seulement la confection des matzas n'était pas approuvée par les organes soviétiques de maintien de l'ordre, mais elle avait été condamnée dans certains cas et avait coûté cher aux contrevenants. La sanction allant jusqu'à de longues peines de prison.

Le nationalisme juif reste le nationalisme juif. Un point c'est tout.

J'ai montré ma carte de police, je me suis présenté.

La vieille a grommelé je ne sais quoi et a appelé quelqu'un au fin fond de la maison.

– Eva, viens ! C'est pour toi !

Après avoir écarté une tenture en broderie richelieu, une femme qui semblait être la citoyenne Lilia Vorobeitchik, laquelle était morte, a avancé dans ma direction. Une chose était bien claire : la femme entraperçue la veille dans l'obscurité était, je puis l'affirmer, vivante. Elle portait une combinaison, pareille à celles que j'ai vues en Allemagne en 1945.

Elle s'est approchée de moi sans la moindre gêne, alors qu'elle avait les cheveux en bataille et était pieds nus.

Elle m'a demandé :

– Qu’est-ce que vous voulez ?

J’ai reprécisé mon nom et indiqué ma profession, je lui ai montré ma carte.

Elle l’a examinée attentivement : on était encore autorisé à l’époque à laisser des mains étrangères prendre nos documents.

– Tsoupkoï, Mikhaïl Ivanovitch. Capitaine de la police, a-t-elle lu à haute voix, en détachant sciemment chaque syllabe.

La femme m’a toisé des pieds à la tête et voulait ajouter quelque chose de son cru, en sus de ce qu’elle avait lu sur ma carte.

Mais je ne le lui ai pas permis. Je lui ai demandé ses papiers.

Elle me les a apportés. De retour devant moi, elle ne s’était toujours pas habillée et n’avait pas coiffé ses cheveux roux.

Quand elle m’a tendu ses documents, j’ai remarqué qu’elle avait des poils tout aussi clairs sous les aisselles. Oui. Épais et clairs. J’ai eu honte pour elle. De constater qu’elle restait dans cette tenue.

Les éléments de son identité étaient les suivants : nom – Vorobeïtchik, prénom – Eva, patronyme – Solomonovna. Enregistrée dans la ville d’Ostior, dans le district de Kozelets, oblast de Tchernigov.

Je lui ai demandé la raison de sa présence dans la maison de la défunte Lilia Vorobeïtchik et qui elle était par rapport à celle-ci.

Réponse :

– C’était ma sœur. Ma jumelle. J’attends ici, le temps que la succession soit réglée. Quand mes droits légaux seront reconnus, j’ai l’intention de rester sur place. Je vendrai peut-être la maison. Je n’ai pas encore décidé.

Rien à répliquer. Mais il y avait encore l’histoire de la matza.

Je lui ai dit :

– Citoyenne Vorobeïtchik, pourquoi préparez-vous de la matza, d’autant que nous ne sommes pas à Pâques ? Ça ne se fait pas, en principe. Je vous mets sérieusement en garde. En plus, vous employez une personne rémunérée.

Elle s’est adressée à la vieille en haussant le ton :

– Il veut que tu lui montres tes papiers. Vas-y. Et dis-lui que tu n’es pas rémunérée, mais que tu es notre tante, à Lili et à moi.

La vieille est allée chercher ses papiers dans la pièce voisine : eux aussi étaient dépenaillés et couverts de farine, elle les a ouverts et me les a tendus, posés sur sa main.

Elle portait un autre nom de famille – Tsvintar, et son prénom était juif pur jus, ancien, comme il convient pour une personne de son âge : Malka.

Je lui ai demandé de quel côté elle était leur tante.

Tandis que la vieille faisait un effort pour saisir la question, Eva a poussé un soupir.

– Juif, du côté juif.

En prononçant ces mots sur un ton glacial, elle n'a même pas baissé la voix, comme les gens le font d'habitude. Quelle bonne femme éhontée, quelle saleté.

– La matza, on va l'émietter tout à l'heure vite fait pour la donner aux poules. Elles la mangent de bon cœur, vous savez. Nos poules sont là-bas, derrière la maison, et on va leur en donner. On est comme ça. Il faut bien s'occuper. À cause de notre ennui et de notre tristesse. La petite Lili n'est plus là. Elle aimait pétrir la pâte, vous savez. La matza, il n'y a rien de plus simple à faire. De l'eau et de la farine. C'est tout. De l'eau et de la farine. Qu'est-ce qu'il y a de mal à faire ça ? Ni levain ni matière grasse, rien, rien de rien...

Elle s'adressait à moi bille en tête avec son « rien de rien », et sous sa combinaison d'un rose répugnant, tout s'agitait carrément sous mon nez. Bien qu'elle fût de plus petite taille que moi.

Je suis parti.

Soudain, je me suis souvenu que Lilia Vorobeitchik n'avait pas de poulailler. Derrière la maison se trouvait une sorte d'annexe, une petite remise où s'entassait tout un bric-à-brac. En outre, j'avais fait preuve de négligence en examinant ses papiers. Je n'avais pas noté si Eva était mariée : à cette époque, beaucoup de femmes gardaient leur nom de jeune fille après le mariage. Je n'avais aucune idée de sa profession ni de ses moyens d'existence.

J'ai fixé l'obtention de ces précisions au surlendemain. Pour laisser le temps à Eva Vorobeitchik et à sa prétendue tante de se relâcher.

Je me suis présenté en uniforme.

Le portillon était fermé à clef. J'ai frappé bruyamment et on m'a tout de suite ouvert.

La modiste Paulina Lvovna Laïevskaïa, qui se trouvait à ce moment-là dans la maison, m'a tout de suite reconnu et s'est écriée d'un ton réjoui :

– Tout de même, le pouvoir soviétique ne permettra pas qu'on marche sur les pieds des gens ! C'est ce que je viens d'expliquer à Eva. Il n'existe pas sur la terre entière un individu que les organes de la police soviétique ne pourraient pas retrouver. N'est-ce pas, camarade capitaine ? Vous êtes venu pour parler de Lilia ? S'il s'agit de choses pénibles à entendre, commencez par me les dire, c'est moi qui ensuite transmettrai en douceur vos propos à la petite Eva. Je les lui apporterai sur un plateau. Avec beaucoup de précautions. Je sais y faire. Vous me connaissez.

Elle me débitait des paroles superflues et ne se pressait guère de me faire entrer. Je lui ai fait remarquer que j'étais en service et que je ne désirais pas écouter des propos inutiles.

Je me suis dirigé le premier vers la maison et j'ai moi-même poussé la porte.

Un ordre éclatant régnait dans la cuisine.

Laïevskaïa s'est faufilée pour passer devant moi. Et elle m'a délibérément heurté de sa jambe massive.

– Je m'excuse, camarade capitaine. Je vous ai décontenancé. Vous avez beau être en service, vous avez rougi. Ce n'est pas correct de ma part. Eva a filé au magasin. Quant à Malka, elle dort. Là, derrière la tenture. Comme un bébé. On a raison de dire que les vieux, c'est comme les bébés.

Deux petits verres à liqueur et un carafon de marasquin étaient posés sur la table, petite et ronde, recouverte d'un napperon blanc au crochet. À l'évidence, le breuvage datait de l'année passée : premièrement, il fallait encore attendre pour la nouvelle récolte et, deuxièmement, il avait considérablement épaissi. Une couche bordeaux sombre collait à la paroi. Elle ressemblait à du sang.

Laïevskaïa était là comme chez elle ; elle a sorti un autre verre. Elle l'a fait tourner devant ses yeux et me l'a tendu d'un air interrogateur.

– Vous ne boirez pas un petit verre de liqueur, bien entendu, mais je vais le poser sur la table pour la bonne forme. Pour faire les choses comme il faut.

Je ne voulais pas provoquer une querelle pour des broutilles et j'ai hoché la tête en signe d'acquiescement.

Laïevskaïa s'est assise.

J'ai fait de même.

Elle a rompu le silence la première.

– Bon alors, qu'est-ce que vous avez à dire de Lili ?

– Je suis venu pour autre chose. Et vous feriez mieux de partir sur-le-champ, Paulina Lvovna. Même si j'ai le plus parfait respect pour vous.

– Voyons, je vais m'en aller, bien sûr ! Du moment que c'est nécessaire et dans votre intérêt. Dites-moi juste un petit truc : qu'est-ce qui est arrivé pour que vous veniez ici pour une autre affaire ?

Je m'étais conduit comme il se doit et je me suis tout de suite rendu justice, sans fanfaronnade et sans infatuation. J'avais piqué la curiosité de Laïevskaïa et désormais, après un certain temps, il me serait possible d'obtenir d'elle beaucoup d'informations utiles et importantes. Dans l'espoir de recevoir des informations de ma part, elle allait en échange me débiter tout ce qu'elle savait. Pourvu qu'elle ne se lance pas dans des propos superflus : c'était le problème.

Je lui ai déclaré d'un ton plein de gravité :

– C'est une question de service. Je vous prie de quitter les lieux.

Elle a jeté un œil derrière la tenture, puis elle a chuchoté en clignant des yeux dans cette direction :

– S'il s'agit de secrets, ne parlez pas en présence de Malka, bien qu'elle dorme ou tout comme. Elle fait croire qu'elle est sourde comme un pot, mais il vaut mieux se méfier avec elle.

Et d'une voix puissante, elle a lancé en direction de la tenture :

– Je vais suivre vos conseils. Je m'en vais. Vous n'avez qu'à attendre Eva. Attendez-la, elle sera ici d'un instant à l'autre. D'ici là, buvez un peu de cette liqueur qu'avait préparée Lilia, personne ne s'en apercevra, et il n'y a rien de bien méchant. Elle est très sucrée. Lili était un bec sucré.

Au moment où j'entrais dans la maison de la rue Clara Zetkin, ma montre indiquait quatorze heures. J'en suis reparti à quinze heures trente. J'ai lu les journaux posés sur

l'étagère, j'ai écouté tout doucement la radio, l'oreille collée au haut-parleur.

Malka n'a pas pointé le bout de son nez de derrière la tenture. En outre, j'ai noté qu'elle faisait ses petits besoins dans un pot ou quelque chose de ce genre.

Eva n'est pas réapparue.

J'ai bu un petit verre. Histoire de me faire enrager moi-même. C'était la première fois que je me laissais aller à une telle faiblesse. Le règlement c'est le règlement. Mais j'ai cédé. Juste avant de partir. Et pas pour rien. La liqueur était rance et j'en ai conclu que pour ce qui est d'en boire, les femmes n'en avaient pas bu. Elles faisaient seulement semblant, au cas où quelqu'un passerait à l'improviste.

J'ai effectué ensuite le tour complet de la maison. Il y avait effectivement des poules dans l'arrière-cour. La remise avait été débarrassée du bric-à-brac qu'elle contenait et aménagée pour servir de poulailler. J'ai découvert des miettes de couleur claire et des morceaux de galette éparpillés. Brisés grossièrement, apparemment dans le but de montrer que c'était précisément de la matza.

La parcelle est délimitée par une palissade, pas très haute mais robuste. À travers les jours étroits entre les planches, un adulte ne passe pas. Donc, il n'y a qu'une seule entrée dans la maison, par le fameux portillon. Je l'ai vérifié à nouveau, bien que je m'en sois déjà assuré lors de l'enquête sur Lilia Vorobeïtchik. J'avais alors étudié la maison sur le bout des doigts. Aussi bien l'arrière-cour que le devant. Mais beaucoup de choses avaient changé en deux mois. Ne serait-ce que les poules.

J'ai surveillé le portillon depuis différents points d'observation. Personne n'est entré dans la maison, personne n'en est sorti non plus.

À dix-sept heures, j'ai fichu le camp et arrêté les frais.

Un vrai travail m'attendait. Et je n'étais pas en droit de m'en détourner au nom de préoccupations personnelles. Ce qui relevait du domaine personnel, c'est ma conscience cette fois qui me l'avait soufflé.

Dans la nuit, j'ai rêvé de la petite table ronde de la maison de Vorobeïtchik.

On voulait installer le cadavre d'une femme assassinée dans un cercueil posé sur cette table, afin de commencer la cérémonie d'adieux. Le cercueil ne restait pas à sa place. Il perdait l'équilibre et était constamment sur le point de tomber.

On a ôté le cercueil.

Une autre femme s'est étendue sur la table, identique à celle qui était dans le cercueil, mais elle était nue et prononçait en plus les paroles suivantes :

– Il ne faut pas faire comme cela, mais comme ceci.

Elle s'est pliée en chien de fusil, comme un fœtus. Et ça a marché.

On lui a dit :

– Dès l'instant que tu t'es si bien installée ici, on va te faire nos adieux pour toujours. Et que désormais Lilia fleurisse et embaume.

Il est possible que j'aie ajouté ces derniers mots. Mais l'esprit général y était.

Je ne vais pas le cacher. J'ai immédiatement tout pris sur moi personnellement. Je n'ai pas partagé mes impressions avec mes camarades et mes amis au travail. Résultat, tout ça a macéré en moi.

Dans le fond, on n'était pas en présence de quoi que ce soit. Mais je me suis mis à avoir vraiment à l'œil la maison de la rue Clara Zetkin. Dans mes moments de liberté, bien entendu, quand mon travail ne battait pas son plein.

J'ai ainsi établi que la modiste Laïevskaïa venait en permanence dans la maison (plusieurs fois en deux jours).

À de nombreuses reprises un vieux juif à l'allure vénérable, portant une mulette, est venu fureter çà et là.

J'ai entendu un chien aboyer. Auparavant, il n'y avait pas de chien de garde chez la défunte Lilia Vorobeïtchik.

La Tsvintar n'a pas montré le bout de son nez.

Surtout, pas une seule fois je n'ai pu voir Eva Vorobeïtchik.

La lumière aux fenêtres du côté rue, là où la palissade est un peu plus basse, brûlait jusque tard le soir. Jusqu'aux environs de vingt-trois heures.

Les faits sont têtus. Et les faits me disaient que je devais les interpréter. Mais je n'y parvenais pas.

Un seul et unique fait se dressait très clairement : Eva Vorobeïtchik. Dans toute sa vérité.

Soit dit en passant, ma vie personnelle à l'époque consistait en une famille de trois personnes : moi, ma femme Lioubov Guerassimovna et ma fille de quatre ans, Gannoussia.

On louait une pièce chez des vieillards, les Chtchoupak, et on n'avait pas à rêver d'une amélioration de notre situation, puisqu'on nous avait promis un F1 dans un immeuble préfabriqué tout neuf, rue Voïkov. Et si on se dépêchait d'en faire un deuxième, on pouvait espérer obtenir un logement dans un immeuble de l'administration, rue Kotsioubinski. Mais pour le deuxième, ça ne marchait pas. Ça ne s'obtient pas sur commande.

Donc, à titre personnel, vêtu d'un pantalon civil et d'une chemise blanche, je me suis rendu chez Paulina Laïevskaïa.

Elle n'a pas été surprise. Elle m'a accueilli comme un membre de sa famille.

– Mikhaïl Ivanovitch, enfin vous voici ! On en raconte de belles en ville ! Qu'est-ce qu'on ne va pas chercher... À votre propos, pour dire les choses telles qu'elles sont. Je ne vous parle pas des ragots de toutes sortes. Avec votre travail, vous êtes au courant et vous n'avez pas besoin de moi pour être informé. Si vous le voulez, je vais vous dire des choses vous concernant. Et vous prendrez les mesures qui s'imposent. Parce qu'on ne peut pas ne pas y prêter attention. Ce n'est vraiment pas le moment.

Je lui ai demandé ce qu'elle entendait par là, concrètement.

Elle a fait montre d'un trouble exagéré et m'a raconté.

Voici ce qu'elle m'a raconté.

Des rumeurs circulent en ville sur le meurtre de Vorobeïtchik. Personne parmi la population ne croit en la culpabilité de Moïsseïenko, le défunt acteur. On m'accuse d'avoir des *a priori* dans ma relation avec les citoyens juifs et d'avoir étouffé l'affaire. Bref, on constate que le dossier n'est pas clair. Et quand Malka Tsintar a bavardé avec les voisins à propos de ma visite et de ma rencontre avec Eva Vorobeïtchik, on lui a fait remarquer que personne ne s'attendait à autre chose de ma part, car j'aurais personnellement mis arbitrairement fin à l'enquête qui

avait été ouverte et que j'avais maintenant l'intention d'exiger qu'Eva Vorobeïtchik la ferme, elle, en particulier, en tant que plus proche héritière de Lilia.

Là, j'ai littéralement pris Laïevskaïa au mot. Et je lui ai dit :

– Quand est-ce que cette vieille cloche de Tsvintar a répandu ces stupidités, quel jour ? Hier, avant-hier ? Ou bien quand ? Réfléchissez, Paulina Lvovna ! Les rumeurs ont besoin de temps. Les rumeurs, ce ne sont pas des gosses : elles ne naissent pas en un instant.

Elle a répliqué à brûle-pourpoint :

– Je ne sais pas, mais Malka a bavardé ici et là. Et les gens ont cancané avec elle. On ne peut pas lui clouer le bec tout de même.

Mais avec qui Malka avait pu bavarder à grande échelle ? Elle est nouvelle en ville. Laïevskaïa, c'était une autre affaire.

– Je veux vous déclarer ceci solennellement, Paulina Lvovna. La femme qui est à l'origine de ces rumeurs, c'est vous. Et ce n'est pas la Tsvintar qui n'a pas cessé de faire des allers et retours chez vous. C'est vous qui avez cavale cent fois par jour chez elle. Et ce n'est qu'ensuite qu'elle a répandu, de sa propre initiative, toutes sortes de bêtises à travers la ville. Regardez-moi, les yeux dans les yeux ! Il n'y a rien du tout par terre. Et il n'y a rien non plus au plafond. Regardez-moi dans les yeux, je vous prie, tant que je vous le demande aimablement !

Laïevskaïa m'a fixé d'un air furibond, mais dans le vague, pas dans les yeux, bien entendu : pour ça, elle manquait d'audace.

– Vous savez quoi, Mikhaïl Ivanovitch... Vous vous êtes invité chez moi vêtu d'une chemise blanche. Et sans votre arme. C'est précisément pour ça que je vous dirai que vous ne savez pas tout et que vous ne pouvez pas tout sortir au grand jour.

– À quoi faites-vous allusion, Paulina Lvovna ? Donnez-moi des précisions ! Alors ?!

Je perdais patience. Non parce que je ne sais quelle bonne femme jouant les jeunettes pâlichonnes avait serré ses grosses cuisses contre moi, mais parce que j'étais vexé. Je ne m'épargnais pas dans la vie. Alors qu'elle, j'avais l'impression qu'elle me prenait de haut et me toisait.

– Mikhaïl Ivanovitch, l'affaire concernant Lilia est verrouillée, n'est-ce pas ?

– Et alors ?

– Quoi, et alors ? Et qui a la clef ?
– Vos devinettes juives, je n'ai pas l'intention de les résoudre. Ce n'est pas pour ça que j'ai versé mon sang. Et aujourd'hui, c'est en votre nom que je prends des risques.

Là, Paulina Lvovna m'a attrapé le bras et a bougonné en me regardant droit dans les yeux. Il a émané de son bougonnement un parfum qui avait des relents de *Moscou Rouge*, mais sérieusement ranci :

– Ça fait combien de temps que vous êtes en ville ? Mettons cinq ans, tout au plus. Ce n'est pas une question d'ancienneté, d'ailleurs. Je ne suis pas ici depuis longtemps, moi non plus. Seulement vous, Mikhaïl Ivanovitch, ce n'est que lorsque vous y êtes obligé, à cause de votre travail, que vous parlez aux gens. Moi, c'est parce que je le veux bien que je sais tout, que je connais tout le monde. Et ce n'est pas vous qui me rendez service en me tenant par le bras. C'est moi qui peux vous rendre service, ou qui peux tout aussi bien ne pas le faire. Peu importe qui dit quoi : ce qui importe, c'est qu'il s'agit de vous, de vous personnellement. L'image que vous donnez de votre personne est minable. Et ça, je peux le faire savoir au comité du parti. Et même aller plus haut.

Je n'ai rien compris. Peut-être avait-elle picolé de ce parfum au point d'en être ivre. Après leur liqueur pourrie, on pouvait s'attendre à tout de leur part. Mais non. Elle était à jeun. Si elle avait été une femme de notre bord, j'aurais encore pu avoir des doutes. Mais je connais les juifs ! Avec un mec, passe encore. Mais les bonnes femmes, elles boivent pas, c'est sûr.

On a frappé à la porte.

C'était une cliente qui apportait un coupon de tissu. Laïevskaïa a étalé joliment le coupon sur la table, elle a agité le crêpe de Chine sous mon nez et fait des vagues.

Elle m'a dit :

– Est-ce que votre femme, Lioubotchka, n'a pas l'intention de se faire faire une nouvelle petite robe ? Si c'est le cas, je vous prie de vous adresser à moi. J'ai toutes ses mensurations, elles sont inscrites, là. Elle m'a dit que vous aimiez beaucoup ce que je lui ai fait. Pour l'hiver, en laine, terre cuite. Elle est toute pâlotte, votre épouse, et la terre cuite, ça lui donne des couleurs. C'est moi qui le lui ai conseillé. Merci de vous rappeler que vous avez une petite dette. Et transmettez mes

salutations à votre épouse. Quant à votre fille... Embrassez-la de ma part, votre adorable petit bout de chou. Hein !

Et elle s'est mise à jacasser avec la femme qui était venue pour se faire faire des vêtements.

Je ne savais pas que ma Lioubotchka s'habillait chez Laïevskaïa. Je ne compte pas le nombre de ses robes. Ça n'a aucun intérêt. Elle en a une, terre cuite, pour sortir, une autre, marron, qu'elle porte tout le temps. Voilà pour l'hiver. En été, elle porte une robe sans manches. Ou un truc de ce genre.

À l'heure qu'il est, la conspiratrice Laïevskaïa est sans doute en train de déblatérer sur mon compte avec sa cliente. Sur quel sujet va-t-elle commérer ? Je l'ignore. Combien de femmes vont la voir chaque jour ? Disons, au moins deux. Et ces deux-là vont en voir deux autres. Et ainsi de suite. On n'a pas besoin de tout faire porter sur la Tsvintar.

Et tout ça reposait sur du vide. Sur absolument rien du tout.

Mais si je m'arrêtais à de telles stupidités concernant ma personne, je ne travaillerais pas dans la police. Et notre police ne travaillerait plus. Et on n'aurait pas gagné la guerre. Je ne dis pas que ce qui est personnel ne compte pas. Chez un être humain, tout doit être beau avec modération : ce qui est personnel, comme ce qui est du domaine public. Cela étant, ce qui est personnel doit être réduit au minimum et demeurer discret.

J'ai été particulièrement vexé que Laïevskaïa fasse allusion à mon débraillé dans l'affaire Vorobeïtchik. Pourtant, tout avait été effectué en conformité avec la loi socialiste. Avec des procès-verbaux, etc. Ce n'était la faute de personne si Moïsseïenko avait mis fin aussi tragiquement à sa propre vie.

Je vais répéter ce qu'il m'a dit :

– Lili était une mauvaise femme. Elle croyait aux paroles des Tziganes. Une Tzigane lui avait prédit autrefois, avant la guerre, que son mari aurait un nom en *r*. En tout Lili copiait la Tzigane, elles étaient comme deux gouttes d'eau : « Impossible de résister à ce *r*, on cède tout de suite. Et on se marie. » Elle secouait le bas de sa jupe comme les Tziganes. Elle roulait ses épaules. Et que ne faisait-elle pas... Je la repoussais. J'étais tout entier dans mon art ! J'avais appris par cœur *Vassili Tiorkine*, le poème épique de Tvardovski, en entier, pour le réciter dans des soirées avec les huiles à travers tout le district. Mais avec son amour,

elle m'a flanqué par terre. Quand je suis allé à Nossovka pour la première, je me suis soûlé. J'y suis allé ivre. Je pensais que je dessoûlerais. Mais non. On m'a flanqué dehors à coups de pied dans le cul. Considérez que c'est pour ça que je l'ai tuée.

J'ai essayé de le coincer avec une question innocente :

– Tu l'as tuée à cause de Vassili Tiorkine ?

Et je l'ai fixé avec un regard dur.

Moïsseïenko a planté ses yeux dans les miens, avec un regard tout aussi dur.

Il a répondu :

– Oui. C'est aussi à cause de Vassili Tiorkine. Et parce qu'elle m'avait complètement tourné la tête, au point que je ne pouvais même pas imaginer ce qui se passe durant une guerre. Et, notamment, ce qui s'est passé pour elle. Moi, je lui récite un nouveau rôle, je le dégoise par cœur, et elle, elle en a rien à fiche de mon talent. Mais qu'est-ce qui s'est passé pour elle, qu'est-ce qu'elle sait, qu'est-ce qu'elle comprend que personne d'autre ne peut comprendre ? Elle ne me le disait pas. Elle me bourrait le crâne avec des âneries pour me faire enrager.

– Et que s'est-il passé pendant la guerre ? Vous avez fait des suppositions ?

– Si vous avez besoin de le savoir, vous n'avez qu'à fouiller. Et vous pouvez toujours essayer de fouiller en moi, je ne dirai rien de la femme que j'ai aimée autrefois. Même si je savais la vérité, je ne la dirais pas. J'ai peut-être noyé ma conscience dans l'alcool, mais je n'ai pas noyé mon art. Et pour nous, les artistes, les choses sont comme ça : pas touche à l'amour !

Je lui ai quand même rabattu vite fait son caquet, à ce gamin :

– Va pas mêler l'art à tout ça. Tu le sais bien. Admettons que tu l'aies tuée. Qui d'autre aurait pu assassiner Lilia ? En dehors de toi, qui ?

Là, Moïsseïenko a semblé reprendre ses esprits et il a abandonné sa pose. Il s'est tu un moment.

Puis il a déclaré d'un ton catégorique :

– En dehors de moi, personne. Personne !

Dans mon for intérieur, je penchais de son côté. Ajoutez à cela des éléments de preuves indirects. J'en ai déjà parlé. Il était arrivé soûlé à Nossovka. Lilia a été assassinée le jour même où Moïsseïenko rentrait de sa tournée. Et il n'est pas revenu tout de suite, mais deux jours après cette représentation : il

s'est incrusté chez un ami qui s'occupe d'une bibliothèque, un certain Chostak, Ivan Nestorovitch. Dans son désespoir, il a bu avec lui. Chostak a déclaré que Moïsseïenko avait tenu des propos grossiers à l'encontre de Vorobeïtchik, il avait menacé de la tuer. Conclusion : il l'a tuée.

Voilà le genre de rumeur qui court en ville. « Ma vie a beau être entièrement rapiécée, au moins elle est honnête », disait ma mère. Et c'est toujours ce que je me suis répété dans les situations difficiles. Quand j'ai été confronté à des pertes de toutes sortes, par exemple. Mais jamais encore je n'avais été menacé par la perte de ma réputation.

J'ai décidé d'aborder la question par un autre biais.

Par le vieux juif qui fréquentait Vorobeïtchik et la Tsvintar, comme s'il faisait partie de la famille. J'ai constaté que pas un instant il n'attendait devant le portillon et qu'il le poussait sans s'arrêter. Les gens extérieurs marquent une pause, ne serait-ce que de quelques secondes. De même le vieillard sortait-il de la maison sans se presser, il se retournait du côté des fenêtres et examinait soigneusement la palissade. Les gens ne sortent pas comme ça d'une maison qui ne leur est pas familière. Des gens extérieurs ne se retournent pas.

Tchernigov n'est pas une grande ville. Du pont Rouge au mont de la Trinité, de la forteresse aux Cinq Coins, toute la ville est contenue dans ce schéma. Il n'est pas compliqué de retrouver quelqu'un. Un juif d'autant moins. Ils se connaissent tous. C'est l'histoire qui a fait que les choses sont ainsi.

Je me suis rendu chez Veniamine Stadler. Un homme bien connu : il avait beau être issu d'une famille de rabbins, il avait accueilli avec enthousiasme la révolution et la guerre civile. Il avait combattu dans l'Armée rouge, reçu une kyrielle de décorations, était entré au parti communiste (bolchevique). Ensuite, bien sûr, il avait été emporté dans une purge, mais on ne l'avait pas mis en prison. Et s'il n'avait pas atterri en taule, c'est parce que dès le premier interrogatoire, je ne sais pas comment, il s'était coupé la langue. Il avait peut-être heurté son menton contre le bureau de l'enquêteur, ou je ne sais quoi. Tout peut arriver. On en avait conclu qu'il était devenu fou. Dans la mesure où c'était lui-même qui était à l'origine de sa mutilation.

On l'avait emmené à Kiev pour l'enquête, et là, le jugement a été définitif : totalement irresponsable.

À cause des mutilations qu'il s'était infligées, Stadler a été privé de la possibilité de parler. Le plus vexant, c'est qu'on l'avait convoqué comme témoin à l'époque. On voulait échanger quelques mots avec lui. De plus, l'enquêteur était l'un de ses parents, mais lointain. Il avait demandé je ne sais quoi à Stadler, sans le moindre tact, apparemment, et, scandalisé, celui-ci s'était livré à ce tour de passe-passe. Quant à ce parent éloigné, il a été arrêté peu de temps après, d'ailleurs.

C'est précisément en 1941 que Stadler a retrouvé ses esprits. Son passé héroïque s'est réveillé en lui avec une force terrible, et il a rejoint le groupe de résistance de Iankel Tsegelnik. Là, il a joué un rôle de rabbin, en quelque sorte. On a raconté qu'il priait selon la méthode du mugissement, mais ensuite il a subi de graves blessures et on l'a envoyé dans la Grande Terre¹ pour y être soigné.

Après la guerre, il est réapparu à Tchernigov. Légèrement toqué, à nouveau, mais indemne dans l'ensemble. La police avait recours à lui dans les cas où il fallait se renseigner sur le milieu juif. Ce n'était pas un collaborateur patenté, mais il ne refusait jamais de donner un coup de main. On lui posait des questions, et il répondait par écrit sur un bout de papier. Il n'avait pas une belle écriture, elle était penchée. Je sais que les juifs, en raison de leur nature, doivent écrire de droite à gauche, et non de gauche à droite comme tout le monde. Leur langue est comme ça, leur écriture aussi. C'est parce qu'il avait dû réapprendre à écrire que son écriture était instable.

J'ai fait une description du vieux à Stadler et j'ai établi avec son aide qu'il s'agissait d'un certain Zoussel Tabachnik. Il vivait à titre provisoire dans une soupenite qu'il louait rue Liskovitsa. Au pied du mont de la Trinité.

Il faut remarquer tout spécialement que c'est là que s'est accumulée une importante population juive. Ils y vivent depuis la nuit des temps, m'ont raconté des gens qui sont au courant. Après la guerre, leur nombre n'a pas diminué, contrairement à ce que certains espéraient, et il n'a fait qu'augmenter. À la

1. Pendant la Seconde Guerre mondiale, territoire sous contrôle soviétique. (*Note du traducteur.*)

place de ceux qui avaient été tués, d'autres sont arrivés, venus d'ailleurs. Ceux qui n'avaient nulle part où aller.

L'homme, en dépit d'une opinion répandue, est attaché non à l'endroit où il se trouve, mais à ce qu'il possède. S'il ne possède rien, il est libre. Il n'y a plus que dans sa famille qu'il peut trouver un soutien. Mais avec le temps, une institution comme la famille a cessé d'avoir de l'importance. Cependant, à cette époque, cette tradition était maintenue chez les juifs. Ils s'entassaient dans un vague recoin chez un cousin au quatrième degré. Particulièrement ceux qui venaient des petites bourgades alentour, ainsi que de certains villages. Où, durant la guerre, ils étaient comme un cheveu sur la soupe : presque tous avaient été exterminés, en tout cas ceux qui n'avaient pas été évacués ou qui n'étaient pas partis au front. Mais qui était au front ? Des hommes. Pour les femmes, les enfants, les vieillards, on sait ce qui s'est passé.

En réponse aux questions insidieuses des journalistes étrangers qui lui demandaient : « Pourquoi tous les juifs n'ont-ils pas été évacués ? », le camarade Staline a répondu : « Mes juifs sont tous partis. »

C'est peut-être vrai.

Lomonossov, notre génie russe, avait raison quand il disait que rien ne se perd dans la nature. Ce qui diminue dans un endroit, augmente dans un autre. C'est ce qui s'est passé à Tchernigov.

J'avais un collègue à la police, un camarade. On peut même dire, un ami. Rien de négatif à dire à son sujet. Un type consciencieux, honnête, comme il faut. Il avait été au front. Un juif. Goutine, Evseï de son prénom. Un Tchernigovien de souche. En ville, il connaissait tout le monde, comme les doigts de sa main.

J'ai décidé de prendre conseil auprès de lui, dans un cadre informel. En outre, de ne pas m'adresser à lui de front, mais en suivant les règles, par des voies détournées. Pour ce faire, j'ai acheté une bouteille de vodka et je me suis pointé chez lui le samedi suivant.

Ma visite s'est avérée inopportune. La femme d'Evseï faisait prendre leur bain à ses enfants, trois en tout. De deux ans à

presque huit. Et, ce qui est intéressant, rien que des garçons. Grichka, l'aîné, puis Vovka, et enfin Iossif.

Evseï a été démobilisé à cause d'une blessure juste au moment de la libération de l'Ukraine, quand tout le monde a été autorisé à rentrer chez soi. Il est retourné dans son village natal. Sa bicoque était telle que personne durant la guerre ne l'avait guignée. Si bien qu'il a pu s'y réinstaller, et il y a accueilli sa femme et le père de celle-ci qui revenaient d'évacuation. Le père, la mère et les trois sœurs d'Evseï, c'est clair, avaient été fusillés en raison du contexte de la guerre.

Evseï s'était marié environ cinq ans avant la guerre. Sa femme s'appelait Belka. Ils étaient considérés comme un couple sans enfants. Elle ne parvenait pas à les garder jusqu'à terme. Et puis ça a marché.

Belka était donc en train de leur faire prendre un bain. L'ambiance était joyeuse, accaparante. Une occupation familiale, bien entendu. À l'époque, j'aimais beaucoup les enfants, en premier lieu parce que j'avais une fille, Gannoussia, et j'ai donné un coup de main à Belka et à Evseï. Je portais l'eau, je prenais les seaux sur la cuisinière. Comme elle fonctionnait au bois, je taillais des bûchettes.

On a frictionné les enfants tous ensemble afin qu'ils ne prennent pas froid, le cas échéant. Belka s'occupait du plus petit, avec beaucoup de précautions ; Evseï et moi, des deux autres, à la dure.

Tous ces gosses étaient circoncis. Je me suis fait expressément la remarque. Mais sans penser à mal.

J'ai plaisanté :

– Mais pourquoi, Evseï, tu les as tous marqués ! Ah là, là ! Ne parlons pas du fait que tu es communiste, mais en tant que responsable de tes fils, comment tu as pu les circoncire, autrement dit offrir un atout pareil à un ennemi potentiel pour qu'il repère un de nos agents ?

C'est à cet instant qu'est entré dans la maison le père de Belka, Dovid Sroulevitch Bassine. Ou bien Sergueïevitch, mais lui-même ne souhaitait pas qu'on l'appelle avec ce patronyme ; toutefois Belka et Evseï me l'ont présenté ainsi.

À un moment, j'ai fait remarqué à Evseï qu'en tant que communiste il n'avait pas à être gêné par quelque nom que ce soit, *a fortiori* quand il est question des patronymes. Sur ses papiers, le

patronyme d'Evseï est Abramovitch. Mais il se présente comme Arkadievtch. Et son beau-père est Sroulevitch. Qu'il transforme en Sergueïevitch. Ce n'est pas bien. Celui qui se renie est indigne du titre d'homme. Je lui ai dit quelque chose de ce genre :

– On n'est plus en guerre, on n'a rien à cacher.

Evseï, qui affichait en permanence un sourire, un peu forcé toutefois, m'a répondu :

– Je l'ai fait pour des questions d'esthétique.

– Rien à fiche de l'esthétique. C'est pas de ta faute si vos noms ont du mal à passer en russe. Et pour être sincère, ils passent mal partout. Alors quoi, il vaut mieux se choisir des sobriquets pour les cabots ?

Evseï a alors cessé de sourire.

– Qu'est-ce que les sobriquets, pour les cabots en plus, viennent faire ici ? À la place des prénoms juifs, je leur ai donné des noms russes.

J'ai voulu changer de sujet, constatant que j'avais remué le couteau dans la plaie.

– J'ai dit ça en ce sens que, pour vous, nos prénoms sont de toute façon des espèces de sobriquets. C'est pour ça que vous feriez mieux de garder les vôtres.

Bon d'accord, je n'ai pas été très malin dans ma façon de m'exprimer. Mais Evseï n'a pas été vexé, au contraire, il s'est approché de moi. Et aussitôt, il a éclaté de rire et a hoché la tête en direction de Dovid :

– C'est lui qui les a marqués. Pour chacun d'entre eux j'ai pris garde à ce que ça n'arrive pas. Mais Dovid me les a piqués sous le nez. Je ne sais pas au juste qui a circoncis Grichka et Vovka. Dovid ne m'a rien dit. Quant à Iossif, c'est l'ignoble Zoussel qui s'en est chargé. On l'a appelé comme ça en l'honneur du camarade Staline. Dovid était parfaitement au courant. Je l'ai spécialement mis en garde de ne pas s'aviser de toucher au plus petit avec ses élucubrations juives. Eh bien non, le salaud, il a abîmé le petit Iosska. Et ça ne se serait pas passé sans l'accord de Belka. Elle est entièrement sous sa coupe. Bon, allez. Qu'ils soient circoncis ou non, l'essentiel c'est qu'ils soient en bonne santé. Je pense que les Allemands ne viendront plus nous chercher des noises. Et je n'ai plus peur de personne. Des Allemands non plus, d'ailleurs. Je les ai butés, tu le sais bien, Micha ! Et c'est parce que je les ai butés que j'ai fait des petits

gars, pour marquer le coup. Et j'en ferai d'autres. On a décidé, Belka et moi, de ne pas s'arrêter là. Mais il faut bien garder Dovid à l'œil. Faut que je la surveille, la Belka, pour qu'elle ne propage pas la religion. Bon, alors, qu'est-ce que tu veux ?

Je voyais bien qu'Evseï lui-même n'était pas sérieusement opposé aux pratiques obscurantistes de Dovid. Oui, il est difficile d'extirper quelque chose des individus, particulièrement dans le domaine des coutumes et des préjugés, dès l'instant qu'ils se sont épanouis dans un peuple durant des siècles. Qu'il s'agisse du nationalisme ou de tout ce qu'on veut. C'est difficile d'éduquer les gens et ça prend du temps.

Dans cette atmosphère bienveillante, on approchait de l'heure du dîner.

On s'est mis à table. Les enfants cavalaient autour de nous, ils attrapaient des morceaux, ils jouaient, ils faisaient du raffut.

Nous, on a commencé à manger.

J'ai rempli un premier verre à chacun. Puis un deuxième. Evseï et moi, on buvait de concert. Dovid, lui, ne prenait pas une goutte. Il surveillait les gosses afin qu'ils se calment peu à peu.

Puis il craqué et il s'est mis à parler, la fourchette à la main, avec un morceau immobilisé à mi-chemin. Apparemment, il était impatient d'exprimer sa pensée :

– Sous le tsarisme, le juif ne buvait pas. C'était un juif avec une majuscule. Il était cent fois plus visible. Ce n'est que comme ça qu'il pouvait se distinguer, en ne buvant pas. Il était toujours sobre. Pour ça, on lui mettait un plus. Pour tout le reste, un moins, bien sûr. Tu parles ! Un moins !! Pour les juifs, on faisait des lois spéciales. Pour ne pas les laisser entrer ici, ne pas leur permettre d'aller là. Et sous le pouvoir soviétique, tout le monde a pris une minuscule, les Russes, comme les juifs. Et c'est sous le pouvoir soviétique qu'ils sont devenus comme tout le monde. Ils sont allés aussi bien ici que là. Et donc les juifs se sont mis à boire, eux aussi. Qu'est-ce qu'on peut en dire ? Ils font comme tout le monde, eux aussi. Et il ne leur reste pas le moindre plus. Pas le plus petit des signes plus. Rien que des moins.

À cet instant, Evseï remplissait les verres et sa main a tremblé. Il a regardé les enfants à la dérobée. Ils s'étaient figés et tendaient l'oreille.

Evseï a pris son verre plein, il l'a vidé en un geste exubérant, puis il a dit à son beau-père :

– Vous devriez être plus prudent devant les enfants, Dovid Sergueïevitch. Prononcer de telles paroles en leur présence !

Belka a fait un geste des mains qui s'adressait aux deux, à son père et à son mari.

– Vous n'êtes pas d'accord, apparemment ! Mangez paisiblement. Il est bientôt l'heure de coucher les enfants, et vous, vous élevez la voix.

Elle a fait « chut ! » aux enfants. Et elle leur a dit :

– Allez, *geschwind schlafen*¹, les gamins ! Étalez les matelas !

Oui, pour les enfants, c'est un jeu d'étaler les matelas par terre, de faire leur lit, d'échanger leurs places jusqu'à ce qu'ils tombent de fatigue. C'est une mère. De quelles explications a-t-elle besoin ? Une mère sait comment il faut cajoler son enfant.

Dovid s'y est mis, lui aussi : il a apporté des oreillers, installé la literie. Il participait.

Belka nous a discrètement mis entre les mains la bouteille qui n'était pas finie, ainsi que deux ou trois choses prises sur la table. Et elle a chuchoté :

– Allez donc dehors. Vous finirez de la boire sur les bûches. Au grand air.

Bref, j'en suis venu à mon affaire.

Le fait est qu'Evseï connaît Tabachnik de nom. Je ne l'ai pas interrogé en lui donnant son nom, d'ailleurs : j'ai décrit le vieillard, comme en passant. Mais précisément. S'il le connaissait, il ne pouvait pas confondre. Il m'a tout de suite dit comment il s'appelait.

– C'est encore un drôle d'oiseau, celui-là. Sa place est derrière les barreaux. Ou à l'asile, ce serait encore mieux. C'est un type louche.

– Qu'est-ce qu'il a de louche ? C'est un nigaud, inoffensif.

– C'est bien là le problème. Il colporte des bêtises. Il fait comme les agitateurs qui vont d'une maison à l'autre avant les élections au Soviet suprême, tu comprends ? Sans autorisation préalable. Du genre qui frappe à ta porte et qui entre. Sans y être invité. Tout le monde s'imagine que c'est pour une

1. *En yiddish dans le texte.* « Dépêchez-vous d'aller dormir ! »

question aussi importante qu'une affaire d'État. Et il joue les agitateurs. Certainement pas en faveur du « bloc indéfectible des communistes », mais du diable sait quoi.

– En faveur de la contre-révolution ? Contre Staline et le pouvoir soviétique ?

– Oh, il ne pousse pas le bouchon aussi loin. Il va uniquement voir des citoyens juifs. Il a des listes. On aime tellement bavasser chez nous. Je veux dire, chez les juifs. Il se rend ici et là. Si on le flanque dehors, il revient. Il est remonté comme un coucou.

– Mais enfin, personne n'a écrit là où il faut ?

– Tu vois, il vadrouille ça et là. Et donc personne n'a écrit. On aurait dû.

– Eh bien, écris, toi ! Ils vont le convoquer, lui passer un savon, le travailler au corps. De quoi fait-il la propagande ?

– De toutes sortes d'idioties. Nous n'existons plus, qu'il dit, mes chers juifs. Vous pensez que vous existez, mais non. Il sort ce genre de truc et c'est parti. On lui refile quelques kopecks. De vieux vêtements. Des rogatons. Histoire de s'en débarrasser.

– Il fait la manche, quoi. Il joue sur la pitié. Les gens sont des imbéciles. Tu donnes une fois quelque chose à un miséreux, et c'est comme si tu lui étais redevable. C'est ce que fait ton Tabachnik.

– Ce n'est pas *mon* Tabachnik ! a répliqué Evseï qui a même rougi.

J'ai imperturbablement poursuivi mon idée.

– Dire que c'est un agitateur, c'est lui accorder trop de poids. Un agitateur, il parle de l'avenir. Tabachnik, il parle pour ne rien dire.

Evseï a hoché la tête dans le vague.

– Mais lui, il n'a pas de domicile ? Il vit chez les uns et les autres ?

– Si, il en a un. À Ostior, dit-on. Ce n'est pas une maison d'ailleurs, mais une cabane. Il a raconté à quelqu'un qu'il resterait à Tchernigov en fonction du temps, jusqu'à l'hiver. Et puis qu'il irait à Ostior. Il y a des gens comme ça sur terre...

Je suis passé à un autre sujet.

– Surveillance Dovid Sergueïevitch. Il parle trop.

J'ai fait exprès de l'appeler Sergueïevitch pour qu'il comprenne que ma mise en garde était sérieuse.